

Conférence de Pascal de Pury
Lundi 28 avril 2014 pour l'Amitié Judéo-chrétienne
Temple de la rue Villars 13100 Aix-en-Provence

Les sept Justes du temple d'Aix

(Les citations sont en italique)

La plaque commémorative à l'entrée du temple indique 4 couples pastoraux nommés « Justes devant les Nations ». Évoquer ces quatre couples, c'est évoquer la Shoah et tous ceux et celles qui ont résisté à la barbarie nazie. Quand Monsieur Goldenberg m'a demandé de traiter ce sujet, j'ai dû contrer la tentation qui depuis 50 ans me poursuit : est-ce qu'on ne pourrait pas tourner la page et oublier ces horreurs ? On le pourrait peut-être si nos démocraties avaient trouvé le moyen de prévenir leur retour. Mais rien n'est moins sûr.

Les conditions de la crise de 1929, qui a permis à Hitler de prendre le pouvoir et d'organiser le plus grand génocide de l'histoire, se remettent en place moins d'un siècle après, semblables dans leurs causes et dans leurs effets. Alors... nous pouvons sans doute pardonner à ceux qui demandent pardon ; l'Afrique du Sud de Mandela a bien fait du pardon une politique nationale. Mais nous ne pouvons pas oublier et devons rester de plus en plus vigilants... en effet, si la gauche n'arrive pas mieux que la droite à juguler la crise qui a commencé en 2007, les tendances fascistes actuelles pourraient bien profiter de l'appauvrissement des peuples pour prendre le pouvoir et replonger l'Europe dans les guerres et les génocides des populations servant de boucs émissaires.

Donc pour ne pas oublier, nous évoquons aujourd'hui l'action des 4 couples pastoraux qui ont résisté à Aix, en Cévennes et à Lyon, de 1940 à 1945, et qui figurent sur la plaque à l'entrée de ce temple car ils ont tous résidé à Aix-en-Provence.

Le pasteur Henri Manen et son épouse Alice

Le pasteur Marc Donadille et son épouse Françoise

Le pasteur Raymond Ducasse et son fils Robert

Le pasteur Roland de Pury et son épouse Jacqueline, qui sont mes parents.

Lors de ma dernière visite au Mémorial des Milles, j'ai eu la curiosité de faire tourner la machine qui transforme une pièce de 5 centimes en médaille. Sur ma médaille je lis : « *si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons.* » L'écho, c'est nous maintenant, qui ne devons ni oublier ni nous taire. C'est bien la raison d'être de mon travail.

Je parlerai d'abord des 3 couples qui étaient à Aix pendant la guerre (même si M et Mme Donadille étaient en Cévennes, ils travaillaient en liaison étroite avec les Manen d'Aix), puis de mes parents qui figurent sur la même plaque parce que mon père a été pasteur de cette paroisse de 1969 à 1973, mais dont l'action résistante et de sauvetage des juifs se situe à Lyon de 1940 à 1943.

Hélène Rostan a photocopié les pages du Dictionnaire des Justes de France concernant ces 4 couples afin de vous laisser un résumé de cette soirée. Mais vous pouvez aussi lire ce Dictionnaire : chacun des 10 000 Justes, individus, couples ou familles occupent à peu près une demi-page. Leurs histoires forcément abrégées, des tweets avant l'heure, sont étonnamment variées et redonnent espoir et courage quand on en manque.

Bref rappel historique

1929 : la crise financière plonge le monde industriel dans la misère. L'Italie et l'Allemagne laissent des dictateurs prendre le pouvoir. Hitler et Mussolini aident Franco à prendre le pouvoir en Espagne. De ces trois pays, les réfugiés politiques et ethniques affluent en France, qui les accueille dans des camps comme celui des Milles en attendant leur intégration ou un visa pour un autre pays d'accueil.

1939 : Hitler envahit la Pologne, alliée de la France et de l'Angleterre, qui déclarent la guerre à l'Allemagne, sans l'attaquer. C'est la « drôle de guerre ». Puisqu'elle est en guerre, la France interne tous les Allemands : les camps d'accueil comme celui des Milles deviennent des prisons pour espions potentiels. Mais ces Allemands sont en grande majorité des réfugiés qui ont fui les persécutions nazies depuis 1933 : absurdité de ces camps qui emprisonnent les meilleurs amis de la France (voir lettre de Heinsheimer).

Juin 1940 : Hitler envahit la France. Pétain prend le pouvoir, collabore avec l'envahisseur et applique en France les lois nazies antijuives. Les camps-prisons gardent leurs internés non plus en tant qu'Allemands mais en tant que juifs.

Janvier 1942 : le projet et les moyens de la « solution finale » sont prêts : à la conférence secrète de Wannsee, les nazis décident de passer à l'exécution. 6 mois plus tard, en juillet 42, les premiers déportés juifs en provenance de France sont gazés et brûlés à Auschwitz. Les nazis font tout pour garder le secret et ne parlent que de « regroupements ethniques à l'Est ».

Juillet 1942 : rafle du Vel' d'Hiv à Paris : 13 000 juifs sont déportés.

Août 1942 : les rafles se succèdent en province, occupée et « libre », en utilisant les camps d'internement de réfugiés, les Milles par exemple, comme camps de concentration et de transit des déportés vers Auschwitz. Les réfugiés internés y sont triés, « criblés », pour satisfaire le quota imposé de 10 000 juifs de la France de Vichy à déporter.

Fin 1942 : Stalingrad et le débarquement américain au Maroc marquent le tournant de la guerre et le début du recul allemand sur tous les fronts dès 43. On aurait pu espérer que l'effort de guerre allemand amène un relâchement de la « solution finale ». Mais pas du tout : de 1942 à 1945, les convois de la mort auront la priorité, même sur les convois militaires.

Henri et Alice Manen

Entrons dans le vif du sujet en commençant par Henri et Alice Manen. Ce que Henri Manen appelle un prélude dans son journal est en fait le mois d'août 42 au camp des Milles, qu'il raconte avec précision : c'est un document de premier ordre que j'ai eu de la peine à me procurer au début de l'année : Hélène Rostan m'a déniché une copie manuscrite dans les archives de la paroisse, avec, en outre, plusieurs lettres de paroissiens internés. Puis Noël Coulet m'a trouvé la première édition française parue à Genève en 1945 sous le titre : *Le Calvaire d'Israël*. La toute première édition est une traduction allemande parue à Zurich en 1943. Heureusement, ce journal vient d'être réédité sous son titre original *AU FOND DE L'ABÎME*. Il est en vente à la boutique du Mémorial des Milles et en librairie. L'excellente préface de Philippe Joutard et la postface d'Alain Chouraqui m'ont bien facilité la tâche.

Henri Manen est né en 1900 en Cévennes. Il fait ses études de théologie en 1925 à Genève et écrit sa thèse sur Castellion, théologien qui avait pris le parti de Michel Servet contre Calvin, non parce qu'il partageait les idées de Servet, mais parce qu'il voulait que Servet puisse les exprimer sans risquer le bûcher. Castellion avait deux siècles d'avance sur Voltaire. Ce choix montre bien l'importance de la liberté de conscience pour Manen. Il est nommé pasteur à Mulhouse. Son fils, présent ici même au printemps 2009, nous a expliqué comment, dès 1930, son père s'intéressait à

la montée du nazisme, dont le pangermanisme faisait craindre le pire pour l'Alsace. Manen connaissait bien le danger nazi et s'intéressait à l'Église confessante allemande, qui le dénonçait.

En 1940, il fuit l'Alsace annexée par l'Allemagne. Il vient en Provence avec sa femme Alice et ses quatre enfants. Il devient pasteur de la paroisse de l'Église réformée de France d'Aix-en-Provence, à la demande du président Marc Boegner. Ce dernier cherche ainsi à aider la jeune paroisse restée fidèle à l'Église réformée de France. En effet, l'union des Églises protestantes dans l'ERF s'était traduite par une scission de la paroisse protestante d'Aix-en-Provence.

Dès que Manen apprend l'existence du camp des Milles en 1941, il demande à en être nommé aumônier. Il trouve au camp des milliers d'internés juifs, Allemands pour la plupart, et dont certains sont protestants ou catholiques. Il considère les protestants comme ses paroissiens et obtient du directeur du camp qu'ils puissent sortir le dimanche pour aller au culte à Aix. Henri et son épouse Alice les reçoivent aussi au presbytère. Manen informe le Conseil Œcuménique des Églises à Genève, et le pasteur Freudenberg, du Conseil, lui écrit une lettre d'encouragements chaleureux.

Tout change le 3 août 1942 : le camp est bloqué par 150 policiers armés et devient l'antichambre d'Auschwitz. Les détenus, eux, savent seulement qu'ils vont partir travailler à l'Est. Manen n'est évidemment pas prévenu. C'est le 6 août qu'il entend dire qu'« *on livre aux Boches les gens des Milles* ». Un paroissien lui confirme qu'il s'agit d'une mesure générale qui touche tous les camps français après la rafle du Vel d'Hiv. Manen se précipite au camp mais ne peut entrer. Il parlemente deux jours avec le directeur et les autorités policières à Marseille pour obtenir l'autorisation d'entrer. Là, « *[il lit] l'angoisse sur tous les visages* ». Les réfugiés qui ont fui les persécutions nazies savent vers quoi ils retournent, d'où les nombreux suicides dont Manen fait le compte chaque jour. Henri et Alice alertent par téléphone toutes les autorités ecclésiastiques à Marseille et à Vichy, l'aumônerie générale et le président Boegner, replié à Nîmes. Mais aussi le Conseil Œcuménique à Genève. Son journal n'est pas seulement « intime », selon l'expression du Dictionnaire des Justes, c'est un cri indigné et aussi un rapport détaillé qui informe l'opinion nationale et internationale, via le Conseil Œcuménique en Suisse.

La démarche la plus importante concerne Boegner. Manen lui envoie son journal proprement dit du 6 au 12 août, avec le récit du départ du premier convoi pour Auschwitz. Boegner note dans ses carnets le 19 août : « *rapport pathétique de Manen sur ce qui s'est passé au camp des Milles. Il a eu un rôle admirable m'a dit Lowrie, de l'antenne YMCA de Marseille, et tous parlent de lui avec gratitude.* » En lisant la lettre que Boegner adresse à Pétain le 20 août, on devine l'influence du journal de Manen. Rappelons que beaucoup de protestants demandaient à Boegner d'intervenir en faveur des persécutés et contre les lois antijuives nazies appliquées en France. Boegner hésite longtemps, mais les informations qu'il reçoit de la zone sud, aussi horribles que celles du Vel' d'Hiv et de la zone occupée, et en particulier le journal de Manen, le font sortir de sa réserve et écrire enfin à Pétain une lettre de protestation explicite.

En tant qu'aumônier, Manen doit rester dans le cadre légal, mais il utilise toutes les exceptions prévues par la loi pour discuter chaque cas, tenter de retenir les détenus et empêcher leur déportation : les personnes âgées, les femmes enceintes, les anciens soldats, ceux qui ont un fils dans l'armée française, les enfants de moins de 18 ans. En outre, il considère tous les juifs « chrétiens », comme ses paroissiens et, à ce titre, essaie aussi de les retenir.

Manen décrit une vingtaine d'exemples où il bataille avec ou sans succès au cours des séances de criblage. Prenons un exemple : celui du couple Heinsheimer. Heinsheimer était avant 1933 le procureur général de Karlsruhe. Il a requis contre les exactions du parti nazi, qui le condamne à

mort dès qu'il arrive au pouvoir. Les Heinsheimer se sauvent en France mais sont rattrapés par les lois de Vichy. Pourtant, leur fils sert dans la Légion étrangère. Ils ne doivent donc pas être déportés. Le directeur du camp est d'accord, mais l'intendant de police de Marseille veut une preuve. Manen télégraphie à Saïda, où l'aumônier général Toureille a rencontré le fils légionnaire. A 16 h, sans réponse, ils sont menés au train. *« En passant devant moi il me dit lourdement : " C'est fini." Je lui réponds : " Non ! " Ils montent dans le wagon à bestiaux ; ils sont 42 hommes et femmes par wagon, une seule tinette pour les besoins. Les portes sont fermées et la barre de fer assujettie. Et toujours pas de réponse à mes télégrammes. Une heure après, j'obtiens de l'Intendant de Police qu'ils soient délivrés et ne partent pas. Il faudra encore près d'une heure pour que l'on puisse faire ouvrir le wagon et les ramener au Camp. Ils n'ont que la force de bénir Dieu silencieusement. Lorsque je les ramène, le chef du groupe catholique, un interné, le Docteur Hans Schwamm, me saute au cou et pleure de joie. Tous les amis entourent M. et Mme Heinsheimer, les réconfortent et les félicitent. »*

Franz Heinsheimer écrit à Manen de Suisse le 23 mars 1945 la lettre suivante : *« Soyez persuadé que ma femme et moi avons pensé journellement, pleins de reconnaissance, à vous, à votre famille, à l'Église Réformée d'Aix-en-Provence qui nous est devenue si chère, et vous avons tous englobés dans notre prière. Ce que vous avez fait pour nous dans les jours les plus difficiles de notre vie, nous ne l'oublierons jamais ; l'amour chrétien pour le prochain qui nous a été témoigné par des Français a tout effacé de ce que nous avons dû endurer de triste en France.... Notre très grand chagrin est que notre fils aîné, dont l'engagement au service de la France vous avait permis à l'époque de nous sauver de la déportation, a donné sa vie pour la France le 17 mars 43 dans les combats en Tunisie. Ainsi un nouvel et dur sacrifice nous relie à votre patrie... Lorsque vous annoncerez de nouveau la Parole de Dieu en Alsace, nous pourrons, je l'espère, vous voir bientôt, et à travers une silencieuse poignée de mains, vous dire mieux qu'avec des mots ce qu'à travers l'aide de Dieu vous êtes devenu pour nous. Que le Seigneur vous bénisse, votre famille, votre paroisse et votre ministère. Franz et Gertrud Heinsheimer. »*

Citons encore quelques extraits du journal

- *Le 12 août : « Dix tentatives de suicide marqueront cette journée hallucinante. Dès 10 h du matin les internés seront rassemblés dans la cour sous le soleil implacable. Dans le courant de l'après-midi un policier traversera la cour avec une cruche d'eau qu'il apporte à ses camarades en faction. Il passe près d'un groupe, un des malheureux tend sa timbale timidement en un geste implorant et sans parole. Le policier l'insulte et passe outre. Plus tard, les policiers qui encadrent le premier groupe de ceux qui partent au train ne se font pas faute de les brutaliser. M. le Grand Rabbin et moi allons protester auprès de l'intendant de Police. De pareils faits ne se reproduiront plus sous nos yeux. »*
- *« Madame Linner, qui était en liberté, est venue se constituer prisonnière pour partir avec son fils. Or celui-ci s'était évadé. Malgré tous mes efforts, elle partira victime de son amour maternel. »*
- *« Je sauve encore, en engageant ma parole, un jeune Lituanien. »*
- *« La nuit est venue, c'est hallucinant. J'ai chronométré : en 30 secondes, on décide maintenant le sort d'un homme ! Détresse, humiliation, dégoût, indignation, écœurement, infinie tristesse, des ruines, des vies piétinées, des taches ineffaçables, des crimes inexpiables. »*
- *« Le témoignage de l'Église sous la Croix au Camp des Milles : Dieu l'a fait fidèle et digne d'être conservé. »*

- « *Témoignage d'Israël : Dieu l'a fait grand et émouvant. Tout ce peuple a souffert avec dignité, avec vérité, avec humilité et grandeur. »*
- « *Admirable exemple des femmes qui ont rejoint volontairement leur mari. Sens de la fraternité et de l'entraide générale, communion intense et frémissante que j'ai eue avec le rabbin. »*
- « *Je dois dire que j'ai vu ces frères malheureux se préoccuper autant des autres que d'eux-mêmes, se réjouissant des délivrances de leurs amis et sympathisant profondément avec toutes les épreuves. Ils se portaient secours réciproquement dans leur misère. »*
- « *Tous, au cours de l'année et spécialement depuis notre Noël 1941 en commun, Église réformée de France et communauté protestante des Milles, avaient pris conscience de plus en plus nette qu'elles étaient malgré les classifications des hommes une seule paroisse de Jésus-Christ où il n'y a ni juif, ni aryen, ni Français, ni Allemand, ni Lithuanien, ni Hongrois...*

« Mais il appartenait au dimanche 16 août de mettre en évidence cette œuvre du Seigneur dont aucun de nous ne pouvait soupçonner la force et la profondeur. Pour la première fois depuis que la tourmente s'était abattue sur eux, nos frères des Milles avaient obtenu l'autorisation de revenir au culte à Aix.

« Lorsque leur groupe maintenant bien connu pénétra dans l'église, ce fut de la part de tous une émotion non pas de curiosité mais d'amour. Car j'avais tenu l'Église au courant des tribulations survenues et j'ai pu dire en toute vérité à nos frères que l'Église n'avait pas cessé de les recommander à Dieu dans l'intercession. J'ai demandé à tous de se recueillir et de s'unir dans l'intercession ardente pour ceux qui étaient partis et qui voyaient s'ouvrir dans des conditions totalement inconnues de nous leur premier dimanche de déportation. Sûrs que nous étions que la pensée de plusieurs d'entre eux était vers le culte nous voulions que notre pensée à nous soit avec eux en Dieu qui ne les avait point laissés. J'ai demandé à tous de remercier Dieu d'un même cœur pour sa présence si réelle et si efficace au cours de ces journées, pour les forces qu'il nous avait à tous renouvelées ; et tous nous lui avons demandé d'avoir pitié de notre faiblesse et de nous conserver dans la foi. Car il n'y avait qu'une seule épreuve et une seule foi. Et cela Dieu nous a donné d'en faire à cette heure-là une expérience saisissante. Aucun de nous ne songeait qu'il y avait entre nous des nationalités et des Églises particulières différentes. Que de confessions chrétiennes étaient représentées là ! Mais elles étaient vraiment confondues. Ce culte restera pour nous dans sa pauvreté et dans son humilité le culte de l'Église œcuménique. »

La foi contagieuse de Manen et son énergie changent la mentalité du personnel du camp au cours de ce mois d'août 42. Les policiers, qu'il décrit comme brutaux et voleurs au début du mois, s'humanisent au point que Manen leur rend hommage à la fin du mois « *un souffle d'amour avait touché les cœurs* », et beaucoup de détenus ne partent pas.

Mais c'est trop beau, car le train n'est pas assez plein au gré des SS de Paris, qui viennent passer un savon aux supérieurs marseillais du directeur du camp. Ceux-ci arrivent furieux à 7 h du matin le 2 septembre et complètent le train avec les malades de l'infirmerie et les hommes et les femmes des deux dortoirs les plus proches, sans même leur laisser le temps de s'habiller. Cinq protestants sont ainsi embarqués irrégulièrement. Manen et tout le réseau d'aide reprennent immédiatement le combat pour faire respecter les décisions prises la veille au soir. Et avec succès : l'abbé Glasberg des Amitiés chrétiennes parvient à les faire descendre du train à Lyon.

Le combat acharné de Manen et de son réseau obtient aussi un autre résultat : les autorités de Vichy trouvent probablement que le personnel des Milles n'est pas assez docile et complique les opérations de transit vers Auschwitz. Elles rendent aux Milles son rôle de camp d'internés en

attente d'émigration et envoient un dernier convoi (le 5^e) à Rivesaltes le 10 septembre avec les détenus qui n'ont pas assez d'espoir d'émigration.

Manen n'est pas seul. Son épouse Alice et des organisations protestantes, telle la Cimade ou les organisations américaines YMCA, Services d'Aide Unitariens et Quaker, l'ont considérablement aidé à sauver les 80 jeunes et les 50 à 100 adultes qui partent en Amérique avec la YMCA. Le seul chiffre précis est noté en marge le 12 août : après le départ du 1^{er} convoi d'environ 400 déportés, sur 36 protestants, 7 sont partis, 29 ont donc été temporairement sauvés. Il faut comprendre l'organisation du travail mise en place par Manen au camp et par sa femme hors du camp. Manen travaille au camp presque tout le temps, même la nuit. Il étudie et discute tous les cas qui présentent une chance de succès. Il y en a des centaines. Puis il les défend au moment des « criblages » ; si des pièces manquent ou si des démarches sont nécessaires, c'est Alice qui téléphone, télégraphie, démarche à Aix ou à Marseille. Elle coordonne l'action des agences protestantes qui aident au maximum.

Après le 12 septembre, le travail au camp diminue. Henri et Alice Manen vont agir hors du camp, de façon de plus en plus clandestine, pour tous les persécutés, pas seulement les exceptions prévues par la loi. Il faut surtout trouver des caches sûres pour les réfugiés qui échappent aux rafles. Les Manen travaillent de plus en plus avec les Donadille et les refuges cévenols et aussi avec la Cimade et le refuge suisse. Dans *LES CLANDESTINS DE DIEU, CIMADE 39-45*, Geneviève Pittet raconte qu'elle ne connaît que l'itinéraire de la gare à la maison des Manen, d'où elle conduit les réfugiés au train et jusqu'à la frontière suisse. Le travail est sans doute moins épuisant, mais beaucoup plus dangereux pour Henri et Alice Manen, d'autant plus que depuis novembre 1942, l'armée allemande occupe toute la France. Ils ne seront heureusement pas arrêtés, mais on comprend pourquoi Henri Manen écrit que son travail d'aumônier au camp n'est qu'un prélude.

En 1945 Henri Manen demande à son ami Donadille de le remplacer à Aix-en-Provence et rentre dans sa paroisse de Mulhouse en avril 1945.

Marc et Françoise Donadille

Marc Donadille est né en 1911 en Lozère. Il épouse Françoise Odier à Genève en 1935, où il fait ses études de théologie. Deux enfants naissent en 1936 et 1939. Il est consacré pasteur en 1938 à Saint-Privat-de-Vallongue en Cévennes. Il a aussi des connaissances médicales pratiques, dues à sa fonction d'infirmier pendant son service militaire. Il les met à profit dans sa paroisse assez retirée, en accord avec le médecin de Florac. Ainsi, il soigne un réfugié allemand antinazi. Il a beaucoup d'influence dans sa paroisse et sa région. Il s'informe et informe sa paroisse sur la résistance nécessaire au nazisme. La « drôle de guerre » en 1939 et la guerre en 1940 le trouvent déjà prêt à contribuer avec sa paroisse aux refuges cévenols. Il adhère à la Cimade et entre en relation avec Henri Manen, pasteur d'Aix-en-Provence et aumônier du camp des Milles. Dès 1940, il trouve des caches pour les réfugiés menacés par les lois antijuives de Vichy, dans les fermes isolées de ses paroissiens.

Les traditions de résistance des protestants cévenols du Gard, de Lozère et d'Ardèche facilitent l'organisation du refuge cévenol, mais aussi des maquis : deux activités peu compatibles. En 1942, les premières actions de sabotage entraînent des ripostes meurtrières. Dès 1943, les maquis réduisent les actions armées pour donner plus de sécurité au refuge qui abrite de nombreux juifs clandestins, des maquisards blessés et des réfractaires au STO.

À Aix, Henri Manen sauve le couple Ahfeld de la déportation, puis en septembre 1942, quand le camp retrouve sa fonction d'attente avant émigration, il les fait sortir et les conduit chez les

Donadille. Marc leur trouve une maison, et Françoise s'occupe particulièrement de Marianne Ahfeld, qui est enceinte, lui trouve une place dans une maternité voisine et soigne ensuite la mère et l'enfant. Les Donadille aident toutes les personnes traquées par Vichy : des juifs en majorité, mais aussi des Allemands antinazis et des républicains espagnols, auxquels ils fournissent des faux papiers et des cachettes. C'est relativement facile, car dans les Cévennes, très pauvres, il y a déjà des maisons abandonnées. Les fonds du Conseil Œcuménique des Églises, qui transitent par la Cimade, facilitent le ravitaillement de tous ces réfugiés clandestins. Les Allemands protestants participent à la vie paroissiale, et leurs voix sont bienvenues à la chorale.

En février 1943, un incident permet à Donadille de donner toute sa mesure. Le docteur Weill-Spire est caché au Collet de Dèze. Il se rend très utile et jouit de l'estime générale des villageois. Sans doute ne se cache-t-il pas assez ; un gendarme vient le prévenir qu'il sera bientôt arrêté. Le docteur pourrait changer de refuge, mais il s'affole et tente de se suicider. La population, indignée, tient la gendarmerie pour responsable. Le préfet Dutruch en personne vient chez le pasteur pour lui demander de calmer la population. Il voudrait aussi que le pasteur l'aide à contenir l'action de certains pasteurs résistants de la région. Il explique qu'il est obligé de traquer les juifs partout où ils se cachent. Donadille répond : *« les Cévenols n'agiront pas contre leur conscience, mais vous pouvez éviter la guerre : vous êtes contraint d'exécuter les ordres et vos gendarmes doivent chercher les juifs. Toutefois vous pourriez leur laisser entendre qu'ils ne sont pas obligés de les trouver. De mon côté, je ferai tout mon possible pour éviter les affrontements. »* Donadille ne s'engage pas imprudemment car il sait que les maquisards ont décidé de renoncer provisoirement aux actions armées pour privilégier le refuge. Et dorénavant, les gendarmes feront des patrouilles prudentes, qui commencent par une visite chez le pasteur. Les réseaux d'alerte ont le temps de prévenir les intéressés, qui se mettent à l'abri avant le passage de la patrouille.

Donadille cherche aussi des caches particulièrement sûres pour les résistants, à la demande de Noël Blanc, dit Bernier, chef de la Résistance à Florac. Les renseignements généraux commencent à le surveiller. Heureusement, la postière de Saint-Privat prévient Donadille, qui sera sur ses gardes. Mais un policier de Montpellier vient perquisitionner chez Noël Blanc et trouve des cartes d'alimentation et des notes signées D indiquant des personnes susceptibles de trouver des caches à Saint-Privat-de-Vallongue. Une deuxième perquisition a lieu chez les Donadille, heureusement sans résultat. Le tribunal correctionnel de Florac le condamne à 600 francs d'amende pour participation à un réseau de caches des réfractaires au STO, en août 1943. Ce qui n'est pas très cher payé. Mais Donadille préfère disparaître.

Il va se faire oublier dans le refuge cévenol nord au Chambon-sur-Lignon. La Cimade lui confie la direction d'une de ses maisons d'enfants, le Coteau Fleuri, où se cachent aussi des enfants juifs. Il y reste jusqu'à la Libération.

Marianne Ahfeld témoignera que des dizaines de juifs doivent la vie à Marc et Françoise Donadille.

En 1945, Marc Donadille part pour Aix-en-Provence à la demande de son ami Henri Manen. Il sera le pasteur de la paroisse de l'ERF d'Aix jusqu'en 1951. Puis il partira pour Marseille avec Françoise et leurs sept enfants, où il assure la présidence de la région ecclésiastique. Il contribuera à l'achat par l'ERF de la synagogue, devenue le temple actuel. Il décède à Marseille le 2 novembre 1995, neuf ans après avoir reçu avec son épouse Françoise le titre de Juste des Nations, en 1986, la même année que les Manen. Il est l'auteur d'un beau roman cévenol et protestant, *ARDENTES CÉVENNES*.

Raymond, 1886-1948, et Robert, 1913-1944

Je n'ai trouvé que peu d'informations sur Raymond Ducasse. Le pasteur Raymond Ducasse est né en 1886. Il épouse Émilie Letouzey. Ils ont six enfants : Robert, l'aîné est né en 1913, avant la guerre de 14-18, les cinq autres après la guerre. En 1919, il est nommé pasteur de la paroisse de Dieuze en Moselle. La période 1913-1919 correspond certainement à la guerre de 14-18, mais je n'ai pas pu trouver la moindre information sur ses études, une éventuelle première paroisse, la guerre, ou les relations avec des pasteurs engagés dans la résistance spirituelle.

C'est un homme cultivé et polyglotte, engagé dans les mouvements pacifistes de la région avec son fils aîné Robert. Son foyer est ouvert à tous les persécutés du nazisme dès 1933 : juifs, allemands en particulier. Dès l'invasion allemande en 1940, il accueille les juifs menacés du Luxembourg et d'Alsace-Lorraine. Mais le pasteur et sa famille sont expulsés de sa paroisse en août 1940 par les Allemands qui ont annexé l'Alsace-Lorraine. Il se replie sur Aix-en-Provence avec toute sa famille. Raymond Ducasse n'y prend pas de paroisse, mais s'engage dans le secours aux réfugiés du Luxembourg et d'Alsace-Lorraine les plus menacés, juifs pour la plupart. Il leur fournit des faux certificats de baptême, des fausses cartes d'identité et des tickets de rationnement que son fils lui procure. Robert, ingénieur, est officier de marine en congé depuis l'armistice de juin 40 : il se lie avec Lucie et Raymond Aubrac et adhère au réseau de Résistance « Libération ». Il obtient des ateliers du réseau les faux documents demandés par son père Raymond.

Le pasteur Ducasse en fournit en particulier à toute la famille du président de la communauté juive du Luxembourg, Julien Meyer, réfugié à Aix avec d'autres juifs du Luxembourg. Il les aide à changer de refuge quand la situation devient trop dangereuse à Aix, fin 1942. Il aide aussi les internés du camp des Milles à sortir grâce à de faux certificats de baptême, puis il les aide à gagner un refuge ou la frontière espagnole.

Robert Ducasse, fils aîné du pasteur

Robert Ducasse, fils aîné du pasteur Raymond Ducasse, est beaucoup mieux connu que son père. C'est un « grand » de la Résistance : en 1942, il est Vergabille, l'adjoint de Raymond Aubrac, et lorsque Aubrac est arrêté, il le remplace à la tête de la région Rhône-Alpes des Mouvements Unis de la Résistance (unis par Jean Moulin, délégué du Général de Gaulle, en France occupée) : énorme travail de formation et d'organisation, qu'il assume à la perfection (rapport de Bourguès-Maunoury).

Le 19 octobre 1943, Robert Ducasse est arrêté sur dénonciation, mais il s'évade du train qui part pour un camp de concentration en Allemagne. Comme il est trop connu en Rhône-Alpes, il est nommé en Aquitaine, sous le nom de Honoré, et va reconstituer la Résistance de la région Sud-Ouest, anéantie par une trahison. Dès le débarquement en Normandie (6 juin 1944), les réseaux de Ducasse ralentissent la remontée des armées nazies vers la Normandie par le sabotage de voies ferrées, de ponts, de lignes électriques, des Pyrénées à la Loire Atlantique.

Le 21 juin, au cours d'un sabotage, il est surpris par un groupe de gendarmes, qui le livrent aux Allemands. Il est fusillé le 1^{er} août 1944, quelques jours avant la Libération.

Seul Raymond Ducasse reçoit la médaille des Justes, bien que son fils Robert soit mentionné plusieurs fois dans la même notice du *DICIONNAIRE DES JUSTES DE FRANCE*. On peut supposer que l'organisation du travail entre le père et le fils en est l'explication : Robert fournissait les faux papiers et Raymond les remettait aux destinataires, qui voyaient le pasteur, mais pas son fils qui, lui, avait, par ailleurs, d'énormes responsabilités dans la résistance armée.

La plaque apposée à la rue Villars attribue le titre à Robert aussi bien qu'à Raymond Ducasse, apparemment par erreur. Mais c'est une erreur dont nous nous félicitons.

Le 21 octobre 1984, Lucie Aubrac rend hommage à Robert Ducasse, en présence de sa famille, au Val d'Enfer, dans l'Ain, devant le monument de la Résistance qui porte l'inscription : « OÙ je meurs renaît la patrie ». *« Tous ses camarades, tous ceux qu'il a commandés se souviennent d'un homme qui n'a jamais vieilli, dont la vie s'est arrêtée à 31 ans. Un homme qui reste à tout jamais ce grand, beau garçon au doux sourire, à l'ironie si chaleureuse, à l'ardeur si communicative, modèle de dirigeant toujours exemplaire, toujours obéi et respecté. Alors, aujourd'hui, je sais que je suis l'interprète de tous pour dire à sa famille ici présente combien toute la Résistance la remercie de nous avoir donné leur Robert Ducasse pour qu'il devienne notre camarade Vergabille. »*

Roland et Jacqueline de Pury

Concernant mes parents, je m'appuierai beaucoup, par souci d'objectivité, sur les historiens Nodot, Cabanel, Pujol et surtout Kirschleger, professeur d'histoire à l'Université de Montpellier. Les citations sans mention d'auteur sont de ce dernier.

Je cite pour commencer l'introduction de l'étude de Pierre-Yves Kirschleger présentée au colloque de novembre 2012 RAFLES, DÉPORTATIONS, RÉSISTANCES : *« Alors que l'on sait, grâce au beau livre de Patrick Cabanel, les "affinités électives" qui ont lié protestants et juifs en France au cours de leur histoire ; alors que l'on sait la place prise par les protestants dans la Résistance au cours de la Seconde Guerre mondiale, (un lecteur étranger qui consulterait le DICTIONNAIRES DES JUSTES DE FRANCE de Lucien Lazare (1999) sans rien savoir de la situation religieuse de la France au milieu du XX^e siècle, pourrait penser que le pays est divisé en deux moitiés confessionnelles avec au moins dix ou vingt millions de protestants, tant sont nombreuses les figures protestantes de Justes) ; alors que l'on sait le rôle des pasteurs, plus encore dans le sauvetage des juifs, comme en témoigne leur nombre important parmi les Justes des Nations, 10% du corps pastoral de l'époque, la figure du pasteur Roland de Pury (1907-1979) apparaît aujourd'hui pourtant de plus en plus comme l'une des figures majeures de la Résistance spirituelle.*

Dans le livre que vient de publier Patrick Cabanel au mois de juin 2012, intitulé RÉSISTER, VOIX PROTESTANTES, à l'occasion du 70^e anniversaire de la déclaration de l'Église réformée de France invitant à secourir les juifs, parmi les neuf prédications de résistance présentées, le lecteur découvre deux textes de Roland de Pury: " On me pardonnera, explique P. Cabanel, d'avoir enfreint à son profit la règle que je m'étais fixée (un pasteur, un texte) et d'avoir retenu deux de ses prédications, du reste immédiatement remarquées par les contemporains. " En effet, Roland de Pury avait un véritable talent littéraire. Il avait eu une vocation d'écrivain mais l'avait abandonnée : " le théologien, comme M. Jourdain, fait de la prose ", disait-il, " et il peut lui être donné par surcroît et par moment de faire œuvre littéraire ". Mais le talent littéraire n'est qu'un moyen. Pury était surtout un homme engagé, parfois révolté, souvent indigné. Et pour le temps qui nous intéresse, engagé pendant la Deuxième Guerre mondiale. »

La mémoire de cette guerre refait surface à la fin des années 60, puis 70 : en 1976, Jacqueline et Roland de Pury reçoivent la médaille de Yad Vaschem. Deux ans plus tard, Roland va planter un arbre dans l'allée des Justes à Jérusalem, un an avant sa mort.

Pury participe à l'effort de mémoire : il participe aux deux colloques ÉGLISES ET CHRÉTIENS DANS LA 2^e GUERRE MONDIALE, en 1976 et 1978, où il est critique de son propre pays, la Suisse : *« Ça me fait mal de le rappeler ici, mais aussi longtemps qu'un monument expiatoire ne sera pas élevé à Berne à la mémoire des clandestins, presque tous juifs, qu'on a refoulés dans les mains de leurs bourreaux, je ne pourrai pas me taire. »*

Les traités d'histoire des chrétiens dans la guerre de 39-45 relatent les actions de Pury pour le sauvetage des juifs et son engagement œcuménique dans la résistance avec le père Chaillet et l'abbé Glasberg ainsi que de nombreux pasteurs, dont Georges Casalis et Alain Perrot. Les

historiens religieux étrangers relatent aussi l'action de Roland de Pury. Une première biographie paraît en 1984 sous la plume de Daniel Galland : *LE SOUFFLE DE LA LIBERTÉ*.

« *Haute figure de la résistance spirituelle* », soit... Mais Pury revient de loin. « *J'ai été une graine de fasciste* », dit-il lui-même, et ce jusqu'à ce qu'il commence sa théologie à Paris et la termine à Bonn avec Barth en 1933. Il assiste à la prise de pouvoir d'Hitler et voit avec stupeur la rapidité des changements imposés par les nazis. Il écrit plus tard à son cousin Eric de Montmollin : « *Le pays entier n'est plus qu'une caserne, la chasse aux opposants doit faire disparaître tout ce qui n'est pas nazi...* » et plus tard : « *J'apercevais avec épouvante dans quoi j'avais trempé et la peine que j'aurais à me décrocher de la haine distillée par cet ogre froid mangeur de juifs (Maurras), et de donner mon estime à des hommes tels que Jaurès, Blum ou Briand.* » Et Pury se convertit à la démocratie.

Après quatre ans dans sa première paroisse rurale à Moncoutant, il répond à un appel de la paroisse des Terreaux à Lyon, où il arrive pour Noël 1938. Lyon, qui va concentrer, surtout à partir de 1942, toutes les atrocités et les combats. Lyon, qui sera aussi en zone sud le centre de la résistance armée et de la résistance spirituelle.

Atrocités : de la Gestapo de Klaus Barbie et de la Milice de Paul Touvier qui assassine Victor Basch, fondateur de la Ligue des Droits de l'Homme ; sur son vieux corps de 81 ans, il écrit « *le juif paye toujours* ».

Combats : Lyon devient un centre de la Résistance. Des chefs les plus connus, comme Jean Moulin, aux résistants anonymes, c'est toute la ville qui fut un haut lieu de la Résistance et recevra très justement la Médaille de la Résistance. Mais Lyon est aussi une capitale de la résistance spirituelle ; les chrétiens y prennent une part active, dangereuse, difficile et prophétique.

Dès la débâcle militaire, mai et juin 1940, Pury repousse la tentation du défaitisme chrétien (je pense à la substance du message de l'épiscopat : « *nous avons perdu parce-que nous avons péché* »). Dans *Le Semeur*, revue des étudiants chrétiens, il écrit : « *Il est singulier de voir comment, pour arracher les hommes à la parole de Dieu, le diable s'attaque aujourd'hui à l'État plutôt qu'à l'Église, en sachant que, s'il parvient un jour à effacer de la cité des hommes jusqu'aux notions même de justice et de vérité, ce jour-là l'Église pourra prêcher fidèlement la repentance, cela ne vaudra plus rien dire. L'Église se cantonnera-t-elle dans sa fidélité en laissant ce monde devenir un asile de fous ou un aquarium de brochets?* »

Plusieurs pasteurs réagissent dans leurs sermons à l'armistice de juin 40 : Élie Lauriol à Nîmes, puis, le 14 juillet, Roland de Pury à Lyon, qui vient d'être évacuée par l'armée allemande. Pury s'en prend à la relative tranquillité de ses paroissiens tentés de se considérer comme sauvés par le Maréchal Pétain, puisque Lyon a été « libérée » de l'armée allemande. Il rappelle aux lyonnais que d'autres, par exemple l'Angleterre bombardée, continuent à se battre avec un courage inlassable. Il prêche sur le commandement - *Tu ne déroberas pas* -. « *Tu ne déroberas pas la liberté de ton frère prisonnier... tu ne déroberas pas leur mort à ceux qui sont tombés, en oubliant ce pourquoi ils sont tombés. Tu ne déroberas pas ton pain à l'affamé, ni ton bonheur aux malheureux, ni ta paix à ceux qui continuent le combat.* »

Et Roland de Pury applique ce commandement à la France elle-même : « *Mieux vaudrait la France morte que vendue, défaite que voleuse, la France morte, on pourrait pleurer sur elle, mais la France qui aurait vendu son âme nous aurait dérobé jusqu'à nos larmes. Elle ne serait plus la France.* »

« *C'est l'une des toutes premières déclarations publiques de résistance à l'ordre nazi* », écrit Yagil en 2003.

L'auditoire est partagé : une dame furieuse lui dit à la sortie : « *Si vous n'aimez pas le Maréchal, rentrez en Suisse* ». Mais André Philip, député socialiste du Rhône et futur ministre du Général de Gaulle, vient l'embrasser les larmes aux yeux.

Parce qu'à ces yeux la défaite n'enlève pas à la lutte son caractère de justice, Pury prêche dimanche après dimanche cette résistance spirituelle. Au début 1941, l'Angleterre est le seul pays qui résiste encore ; c'est le dernier rempart de la liberté, car la Russie est encore liée par le pacte germano-soviétique, et les États-Unis n'entreront en guerre qu'après l'attaque japonaise de Pearl Harbour le 7 décembre 1941. Ainsi, quand Darlan veut engager la France dans la guerre contre l'Angleterre, Pury prêche sur Hébreux 12, 3 à 5 : « *Vous n'avez pas résisté jusqu'au sang* » et commente : « *Les peuples sont aussi appelés à résister jusqu'au sang. Il peut s'agir pour eux de résistance militaire quand elle est possible, mais il s'agit en tous cas et toujours de résistance spirituelle.* »

Ces sermons courageux touchent de grands résistants comme Henri Frenay, chef du réseau et du journal clandestin *Combat*, qui écrit : « *Souvent Bertie (Albrecht) et moi sommes allés au temple de la rue Lanterne pour entendre les sermons de Roland de Pury. Quelle joie était-ce pour nous d'écouter cet homme dire à haute voix devant un auditoire nombreux, et en termes à peine différents, ce que nous écrivions dans nos feuilles clandestines.* »

En septembre 1941, Pury participe à la rédaction des Thèses de Pomeyrol, qui prenaient pour modèle la déclaration de Barmen de l'Église confessante allemande en 1934, en ajoutant une « *protestation solennelle contre tout statut qui rejette les juifs hors des communautés humaines* ».

Pury collabore au clandestin *CAHIER DU TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN* qu'il diffuse dans le protestantisme lyonnais. « *Les deux promoteurs de cette volonté œcuménique de combat commun furent le père Chaillet et le pasteur de Pury* », note Bedarida. D'où le changement du titre initial de *Témoignage Catholique* en *Témoignage Chrétien*. Les prédications de Lauriol et de Pury en juillet 40 sont aussi à l'origine du premier éditorial : *France, prends garde de perdre ton âme*.

Pury s'engage dans les Amitiés Chrétiennes (qui deviendront les Amitiés Judéo-Chrétiennes), dont le cardinal Gerlier de Lyon et le pasteur Marc Boegner, président de la FPF, acceptent la présidence d'honneur. Gerlier se fait représenter par Chaillet et Boegner par Pury. Mais les deux premiers organisateurs, Beaujolin et Wiedner, sont adventistes, d'où la réserve initiale de Boegner, car l'Église adventiste n'avait pas encore adhéré à la Fédération protestante de France, ni au Conseil Œcuménique des Églises. Quoi qu'il en soit, les Amitiés unissent pour la première fois, dans un esprit de résistance au nazisme, catholiques, protestants et juifs, ces derniers de façon occulte pour pouvoir garder pignon sur rue. Buts : venir en aide aux victimes du nazisme et de Vichy, lutter contre les lois d'oppression, aider les personnes à sortir des camps d'internement, les cacher, leur fournir de faux papiers, organiser le passage des frontières, prendre en charge les enfants, trouver des familles d'hébergement, créer des maisons d'enfants.

Beaujolin, président, finit par obtenir le soutien des hiérarchies catholiques et protestantes. L'abbé Glasberg devient un élément moteur. La structure est comme un iceberg, une petite partie supérieure visible officielle et une grande partie invisible clandestine. Mais la partie visible est la plus vulnérable. En janvier 1943, la Gestapo vient perquisitionner ses locaux et arrête toutes les personnes présentes. Plusieurs seront déportées, d'autres, comme le père Chaillet, parviennent à se faire libérer. Dès lors, les Amitiés chrétiennes deviennent totalement clandestines. Quant au résultat, toujours difficile à évaluer, Jacques Pujol avance le chiffre de 1500 enfants sauvés.

Pury travaille aussi avec la Cimade, fondée en 1932 par Suzanne de Dietrich. Avec ces organisations et l'aide de ses collègues pasteurs et de ses paroissiens, il soutient et utilise les filières d'évasion vers le Chambon-sur-Lignon et vers la Suisse, avec le soutien de ses amis du

consulat suisse de Lyon. Combien de juifs pourchassés, de réfugiés politiques et de résistants sauvés, hommes femmes et enfants confondus ? Nodot avance le chiffre de 1000. Mais ces chiffres sont bien aléatoires, tellement furent cloisonnés et intriqués les actes de sauvetage.

En 1942-43, les enfants Pury témoignent qu'il pouvait y avoir jusqu'à 30 personnes qui logeaient au presbytère, 30, Montée de la Boucle, pour quelques jours, quelques semaines ou quelques mois ; de la cave au grenier et même au jardin quand il n'y avait plus de place dans les chambres. La table de la salle à manger avait toujours toutes ses rallonges et il fallait parfois un deuxième service. L'intendance reposait sur notre mère, qui coordonnait toutes les bonnes volontés pour le ravitaillement et les travaux de cuisine et de ménage. La maison était une ruche : les parents nous présentaient tout ce monde comme des amis de passage et nous ont tenu pendant toute la guerre dans une ignorance prudente, d'où pour nous une grande sérénité, et pour la maisonnée refuge, le plus de sécurité possible. (Voir l'annexe de *LE SOUFFLE DE LA LIBERTÉ* de Daniel Galland)

Le miracle, c'est que ni avant ni après l'arrestation de mon père, il n'y ait jamais eu de perquisition au presbytère.

Les collections de tableaux de Gottlieb et Wols, dont mes parents avaient accepté le dépôt, ornaient tous les murs, et nous vivions dans un musée sans trop y faire attention. À la fin de la guerre, les œuvres ont été rendues à leurs propriétaires ou à leurs héritiers.

Je me souviens bien de cette époque, mais je n'en ai compris les enjeux qu'à 13 ans, en 1945. Et mon frère Philippe raconte qu'en 1947, il avait alors 12 ans, son ami Bloch au lycée l'avait bien étonné en lui disant que ses parents avaient beaucoup d'estime pour les nôtres « *qui avaient sauvés des juifs* ».

Le temple de la rue Lanterne a été qualifié de plaque tournante de la Résistance protestante. La personnalité de son pasteur n'est pas seule en cause. Le temple est au pied de la Croix Rousse. « *Dans ce quartier, raconte Georges Casalis, les traboules et les escaliers offrent des itinéraires discrets permettant de changer rapidement d'asile en cas d'alerte. C'est dire que les soirs de rafle annoncée le plus souvent par un message de la sous-préfecture, le principe des vases communicants joue à fond.* » Le local des Amitiés chrétiennes étant surveillé depuis janvier 43, c'est aussi chez Pury qu'ont lieu les réunions, au moins jusqu'en mai.

Puis le 30 mai 1943, Pury est arrêté par la Gestapo. Aimé Bonifas raconte dans son livre *DÉTENU 20801* : « *Je me rends à la rue Lanterne, cette paroisse qui m'a tant donné, pour voir mon ami le pasteur de Pury, en robe, emmené entre deux civils qui le font monter dans une voiture. La lucidité et le courage de ses prédications lui valent cet honneur... au moment où il va célébrer le culte. Au pied de la chaire se tiennent les catéchumènes bouleversés et la foule des parents et des amis. C'est le dimanche de la confirmation.* »

Pourtant ce ne sont pas ses prédications qui l'ont fait arrêter. Pury n'a jamais été dénoncé, même pas par ses paroissiens fâchés, même pas par son paroissien milicien (il y en avait un). C'est une double imprudence qui lui a coûté la liberté et qui aurait pu lui coûter la vie : Bertie Albrecht a été piégée deux jours plus tôt à Mâcon, et la Gestapo a trouvé sur elle un mot de Pury : « *Le pasteur de Mâcon est bien-pensant et vous pouvez aller le voir en confiance. Votre cher docteur va bien il est toujours au même hôpital.* » Pourquoi a-t-il écrit ce mot ? Première imprudence, et pourquoi l'a-t-elle gardé ? Deuxième imprudence. La première est significative de la candeur de mon père, qui n'était pas un chef de la résistance armée. La deuxième est plus étonnante de la part d'une résistante aguerrie. Mais Bertie Albrecht était épuisée par les années de combat. Elle avait dit à Frenay que si elle était de nouveau arrêtée, elle n'était pas sûre de résister à la torture, et que de peur de parler, elle préférerait se tuer.

Le pasteur Roger Chapal raconte qu'il a donné au temple de la rue Lanterne des études bibliques sur le second Esaïe, auxquelles participaient Bertie Albrecht et plusieurs membres de la communauté israélite : « *Je n'oublierai jamais la qualité de ces rencontres et notre émotion à méditer ensemble le mystère de la souffrance messianique inséparable de celle d'Israël.* »

Ainsi Pury est emprisonné à Montluc où sévit le S.S. Barbie. Ni Gerlier, ni Boegner n'arrivent à le faire libérer, car la petite note constitue pour la Gestapo une preuve matérielle ; et la Gestapo a déjà probablement une idée derrière la tête : elle veut récupérer des agents nazis arrêtés en Suisse. Pury pourrait servir de monnaie d'échange. Naturellement, elle n'en dit rien jusqu'au dernier jour de captivité, le 27 octobre 1943.

De cette captivité témoigne le JOURNAL DE CELLULE, qui fonda la notoriété de Pury après sa publication en 1944 bien au-delà du protestantisme. L'ouvrage est traduit en allemand dès 44, en anglais aux États-Unis en 46 et à Londres en 48 ; il y aura en tout 7 traductions, et 5 éditions françaises, en France et en Suisse.

Pury écrit aussi en captivité un commentaire à la 1^{re} Épître de Pierre, publié sous le titre PIERRES VIVANTES « *Ce commentaire est le fruit de la méditation d'un homme seul avec une bible, des bouts de papiers récupérés sur les emballages des colis alimentaires et un bout de crayon conservé sous peine de mort.* »

Le mieux est que pendant sa captivité, ses amis ont collecté, corrigé et publié un ensemble de textes de Roland de Pury sous le titre PRÉSENCE DE L'ÉTERNITÉ. Pury écrit plus tard : « *Le vieux rêve de l'étudiant en lettres, voir son nom imprimé sur la couverture d'un livre, prenait corps à Neuchâtel, chez Delachaux, pendant que j'étais moi chez Barbie à Montluc. Il était singulièrement réconfortant de penser que pendant qu'on me fermait la bouche, je criais au dehors, librement.* » Jacqueline avait pu le lui écrire. Ses amis ne pouvaient pas lui faire un plus beau cadeau.

Finalement, Pury devra la vie sauve à sa nationalité suisse. Ses amis du Conseil Œcuménique, dont Boegner est vice-président, ont convaincu Berne de l'échanger contre un espion nazi arrêté en Suisse. Pury attendra donc la Libération en Suisse et rentrera à Lyon à l'automne 44 avec toute la famille.

Trois ans après sa mort en 1973, Jacqueline de Pury recevra comme Roland une médaille des Justes amplement méritée. Les femmes de pasteur restaient à l'époque un peu trop dans l'ombre de leur mari. L'incarcération de Roland eut au moins un effet positif : montrer au grand jour les qualités de Jacqueline, qui continue de gérer le refuge du presbytère avec un calme et une efficacité qui impressionnent les visiteurs. Elle ne part pour la Suisse qu'après la libération de Roland, en suivant elle-même la filière clandestine qu'avaient utilisée ses protégés.

Au début juin 43, une équipière Cimade arrive au presbytère avec 2 jeunes espagnols clandestins pour lesquels elle cherche une cache. Elle ignore l'arrestation du pasteur et trouve sa femme très calme, seule avec ses enfants, au presbytère qui a été vidé par précaution de tous ses pensionnaires clandestins. Jacqueline s'inquiète surtout de ne pouvoir les recevoir elle-même. Elle les conduit dans une cache plus sûre pour la nuit, puis les oriente vers une filière qui amène les deux jeunes au maquis du Vercors, où ils combattront si bien qu'ils recevront la Croix de guerre.

Le presbytère ne reste pas vide longtemps : fin juin, les enfants sont en vacances, notre mère envoie les 4 aînés en Suisse dans un train de la Croix-Rouge. Puis, la Gestapo n'ayant pas l'air intéressée et les réseaux ayant besoin de plus en plus de places, le presbytère se remplit à nouveau de clandestins, et Jacqueline reprend son travail d'intendance avec l'aide des paroissiens encore plus dévoués qu'avant.

Elle est aussi aidée par André Dumas et sa fiancée Francine Buss, étudiants, qui viennent résider au presbytère en 43-44 ; présence précieuse, car ainsi Jacqueline pourra leur laisser la maison et rejoindre sa famille en Suisse. André Dumas témoigne de leur résidence au presbytère : « *Les chambres sont toujours peuplées de juifs clandestins en transit vers la Suisse.* » La vie paroissiale continue de plus belle. Ça peut-être une bonne chose d'être privé de pasteur de temps en temps !

Je termine avec cet hommage bien trop succinct à notre mère, qui était une femme d'une trempe exceptionnelle, une force tranquille qui irradiait confiance et sécurité pour ses enfants et son mari ; et même bien au-delà du cercle familial.